

science était un produit culturel : ce n'était pas la science mais la vie qui décidait de ce qui valait la peine d'être su. On retrouve là un écho du vitalisme et notamment de Nietzsche. En Allemagne, les antisociologues ont contribué aux progrès de la sociologie, et les sociologues eux-mêmes comptaient parmi les critiques les plus âpres de leur discipline.

Ce livre montre que la sociologie dépend beaucoup plus étroitement de la « première » et de la « seconde culture » qu'on ne le pense. Même Auguste Comte, avec tout son optimisme scientifique, n'a pas pu réprimer la signification des œuvres littéraires, alors qu'au début de sa carrière « positif » s'opposait à « poétique ». C'est cette interdépendance, le plus souvent cachée, qui constitue l'objet et l'originalité de ce livre. En le lisant, on s'aperçoit combien de phénomènes dans l'histoire intellectuelle se rattachent à cette constellation de trois cultures. La formule de « trois cultures » résume, me semble-t-il, une dimension essentielle de la structure du champ intellectuel moderne. Par-là, cet ouvrage offre un modèle exemplaire pour penser ce qu'on appelle d'ordinaire le « contexte intellectuel » ou plus vaguement « l'esprit du temps ».

Johan HEILBRON.

HISTOIRE DES TECHNIQUES

Joseph RYCKWERT, *Les Premiers modernes : les architectes du XVIII^e siècle*. Trad. de l'anglais par Antoine JACOTTET. Paris, Hazan, 1991. 19 x 25,5, 595 p., ill.

Il a fallu attendre plus de dix ans pour que *The First Moderns* soit traduit en français. Après *La Maison d'Adam au paradis* (1972), publié par les éditions du Seuil en 1976, et une étude sur Richard Meier (1984, trad., 1987) qui n'ont guère eu d'écho que chez les historiens de l'architecture, souhaitons que cette étude ait une audience plus large, car elle touche en effet à l'histoire de la pensée et des idées, à l'art, à la musique, à la littérature et à l'histoire. L'ambition de l'auteur est considérable : il entend analyser la cohérence du système de représentation du classicisme et les mutations qu'il subit à l'âge néo-classique. Dans ce contexte, l'architecture, en tant qu'espace de liberté — l'auteur estime qu'il s'agit de l'un des rares domaines où il est possible de concevoir des réformes (même politiques, sociales et morales) sans avoir à craindre censures ou persécutions (p. 253) — acquiert une place privilégiée dans la pensée du temps. Il le montre en suivant des destins individuels qui, empruntant les parcours les plus variés de la musique, de l'érudition, des mathématiques ou de la philosophie, en sont venus à l'architecture.

Peut-on épuiser, en quelque quatre cents pages, l'immense champ que J. Ryckwert assigne à sa réflexion ? L'analyse des « affinités » philosophiques — avec les pensées de Marsile Ficin, de Bacon, de Descartes, de Locke, de Newton ou de Vico, pour ne citer qu'eux — relève parfois de l'artifice. Certaines notations érudites sont inexactes et quelques concordances chronologiques trop hâtivement établies (dès la page 11, à propos d'un changement significatif des mentalités : Lorenzo Valla ne « déclare » pas en 1517 que la donation de Constantin était un faux ; il était mort en 1457). Quant à la logique même de la démonstration, elle est parfois déroutante tant J. Ryckwert multiplie les digressions. L'ouvrage se présente sous une forme plus familière que *La Maison d'Adam au paradis* qui prenait la chronologie à rebours. L'auteur propose, cette fois-ci, un voyage à travers l'Europe qui n'exclut pas, bien au contraire, les remontées dans le temps. Après le chapitre I où sont évoquées les notions de « classicisme » et de « néo-classicisme » et les idées qui leur sont attachées (l'ouvrage ne comporte ni introduction, ni conclusion ce qui, eu égard au projet peut paraître contestable), l'étude des débats français du Grand Siècle (chap. II : « Beauté positive, beauté arbitraire ») met en relief l'importance des théories de Claude Perrault, mises en relation avec la diffusion de la philosophie cartésienne et de la pensée janséniste. Le chapitre III, « Le merveilleux et le lointain », est consacré à la découverte de l'Orient manifeste dès 1670 avec le pavillon de porcelaine de Trianon et qui s'épanouit dans l'œuvre de Fischer von Erlach dont le programme symbolique de la Karlskirche est analysé. Si les chapitres IV (« Une architecture universelle ») et V (« Les plaisirs de la liberté ») sont plutôt centrés sur la France et l'influence de Perrault, celui qui leur fait suite (chap. VI : « Des initiés aux amateurs ») conduit le lecteur dans l'Angleterre néo-platonicienne d'Inigo Jones, de John Dee et de Robert Fludd. C'est dans ce contexte que sont évoquées la réflexion et l'œuvre architecturale (notamment Saint Paul) de Christopher Wren, l'un des fondateurs de la Société royale, mathématicien brillant et alchimiste, élève du rosicrucien Peter Stahl qui réalisa à Oxford, le lien entre l'alchimie et la maçonnerie spéculative. Contrairement à la France où le pouvoir royal a réduit la puissance des confréries en instituant, avec les académies royales, des instances de contrôle, l'Angleterre présente une situation confuse, marquée par le foisonnement des confréries mystiques et par la renaissance du mouvement alchimique, en recul avant même la « révolution maçonnique » de 1717 (interprétée par l'auteur comme une tentative du parti hanovrien pour gagner une organisation restée fidèle aux Stuarts exilés). C'est dans cette Angleterre, fidèle encore à une vision unitaire du passé ainsi qu'à la théorie des proportions harmoniques, que la référence au Temple de Salomon — décrit par Villalpanda dans son commentaire du livre d'Ezéchiel — est restée la plus vivante : Newton y voyait le premier monument permanent du monde, le modèle absolu et l'exemple originel et divin de toute construction. Ce fut aussi la terre d'élection de la maçonnerie et du symbolisme maçonnique dont l'auteur mentionne, beaucoup plus rapidement dans les chapitres suivants, l'influence en Italie (chap. VIII : « L'architecture néo-classique ») et IX : « Splendeurs éphémères ») et en France (X : « La vérité mise à nu par la philosophie »). La cohérence de la démonstration repose ainsi moins sur la logique d'un mouvement de la pensée qui subit des influences multiples que sur la reconstitution patiente de réseaux et de cercles que J. Ryckwert excelle à évoquer. Si l'influence de Piranèse

sur les élèves de l'Académie de France à Rome est bien connue, l'importance du cercle de Lodoli, à Venise, l'est moins. Or ce collectionneur original (il se passionne pour les primitifs italiens) est en contact avec des diplomates et des hommes de lettres influents, unis dans l'un des réseaux les plus sophistiqués d'Europe. L'auteur montre comment Lodoli, Memmo et Laugier (probablement maçons tous trois) ont conçu un art de bâtir qui n'était plus un miroir des pouvoirs établis, mais qui traduisait une aspiration à transformer la société par une sorte de « magie sympathique ». L'art néo-classique ne se définit point comme un retour au passé mais comme la recherche d'un nouveau vocabulaire formel, lié à une plus juste utilisation de l'histoire. L'influence des antiquaires et des architectes archéologiques qui arpentent les ruines, munis de leurs instruments de mesure (chap. VII : « Plaisir et précision ») n'a nullement « épuré » le goût, comme en témoigne l'attitude de Winckelmann qui ne se montre pas gêné par les décorations surchargées de Marchioni qui, à la villa Albani, sont censées mettre en valeur les collections antiques ; mais elle a, en revanche, bouleversé la vision du passé. Les pages les plus brillantes décrivent la nouvelle vision du « modèle » antique que la découverte de l'exotisme, la sécularisation de la pensée et la meilleure connaissance des édifices anciens imposent progressivement. Si l'Antiquité, pour la génération de Poussin et de Jones, avait été le point de référence et la norme sacrée sur lesquels l'artiste pouvait prendre appui, au milieu du XVIII^e siècle, elle inspire des créations composites à l'image de l'église Sainte-Geneviève, « dernier hiéroglyphe architectural », étrange réunion d'éléments divers empruntés au passé — illusionnisme baroque, citation d'un tombeau de la période hellénistique tardive, dorique « inexact » de la crypte, plan byzantin et ordre perraultien — qui composent un amalgame dont la cohérence même devait rendre perplexes les générations futures d'architectes. En un demi-siècle, l'Antiquité a en effet perdu unité et cohérence. Divisée en styles, eux-mêmes découpés en époques et ères géographiques (selon le modèle donné par Fischer von Erlach dans son *Entwurf einer historischen Architektur*, 1721), elle tend à n'être plus qu'un magasin d'accessoires et de références où le temps des origines et les formes primitives continuent d'exercer une fascination particulière. La démythification du passé qui s'accompagne d'une désacralisation du métier d'architecte est à l'origine, pense l'auteur, de l'attrait exercé, au siècle des Lumières, par l'idéologie maçonnique qui permettait de transformer la quête originelle de la sagesse en une aspiration rationalisée à la réforme de la société.

Malgré le caractère artificiel du plan, cette étude n'a rien de superficiel. Cette nouvelle histoire des idées qui rend compte des représentations les plus variées est une tentative très stimulante qui ouvre de nouveaux champs à la recherche. On peut regretter que la bibliographie finale mélange les titres anciens et les études récentes et n'ait pas fait l'objet d'une mise à jour, puisqu'en l'espace de dix années de très nombreux travaux ont été publiés. Ces derniers, loin de remettre en cause les analyses de J. Ryckwert, soulignent, au contraire, la pertinence et le caractère novateur de sa réflexion.

Pascal GRISET, *Les Révolutions de la communication. XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Hachette, 1991. 15 x 21, 255 p., bibliogr. (« Carré-Histoire »).

Sixième titre de la collection « Carré-Histoire », cet ouvrage présente les enjeux industriels, économiques, politiques et culturels des communications des années 1850 à nos jours. Télégraphe, téléphone, radio, mais aussi photographie, cinéma et télévision sont soumis au crible d'une analyse systématiquement internationale et comparatiste. Sont ainsi clairement mises en parallèles l'inégale diffusion des innovations en fonction des traditions nationales ou les différences de stratégies aux États-Unis et en Europe en matière de monopole privé ou public. Les rapports entre administrations, entreprises et institutions internationales sont particulièrement bien documentés. Le contrôle des États sur les réseaux de communication est naturellement le plus marqué en temps de guerre. Cependant, on voit ici clairement démontée la mise en place par les États-Unis de la domination d'une grande partie de la planète après la Deuxième Guerre mondiale à travers l'industrie électronique, les transmissions hertziennes ou par satellites, la production d'images et les agences de presse. La remise en cause de cette domination, d'abord à travers les institutions internationales, puis par la montée en puissance de l'industrie japonaise rappelle la perte par la Grande-Bretagne de la maîtrise internationale du télégraphe puis de la T.S.F. au début du siècle. Mais les conditions historiques sont radicalement différentes avec l'interdépendance des systèmes de communication qui est apparue entre la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui. Un plan très détaillé permet de retrouver facilement les nombreuses données factuelles et numériques.

Christine BLONDEL.

Des entreprises pour produire de l'électricité. Le génie civil, la construction électrique, les installateurs. Actes du cinquième colloque de l'Association pour l'histoire de l'électricité en France, Paris, 19-21 avril 1988, réunis et édités par Fabienne CARDOT. Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1988. 17,5 x 24, 400 p. (« Histoire de l'électricité »).

This publication marks the fifth conference on electrical history organized by the Association pour l'histoire de l'électricité en France. The conference dealt with the civil and hydraulic engineering of electrical power plants, the manufacturers of electrical equipment and their suppliers, the institutions relating to the production and distribution of electrical current, and the installers of electrical distribution lines. These are areas of research neglected by historical research. Indeed, the most acclaimed book on electrical history, Thomas Hughes' *Networks of Power*, overlooks France entirely. The papers of this volume, therefore, fulfill an important scholarly need.

The first part of the book deals with the civil and hydraulic engineering associated with building hydroelectric stations and was written almost entirely by indivi-

duals with technical backgrounds. Particularly intriguing was the study, by Marème Dione, not identified, and André Guillerme, directeur de recherche au C.N.R.S., of electrification in the Maghreb, where the usual sources of energy, coal and water, were scarce.

The book also contains business histories written mostly by company employees. As with the papers on civil and hydraulic engineering, these will provide scholars with important facts on such firms as C.E.M., Alstom, Jeumont-Schneider, Neyrpic, L'Énergie industrielle, and the Société des grands travaux de Marseille (G.T.M.). The latter study provided engaging material on the use of bank capital and holding companies in the development of the French electrical industry.

The final part of the book, « Les marchés et les installateurs », considered the consolidation and growth of the E.D.F. network, the Commission des marchés of E.D.F., and the impact of the creation of E.D.F. on the organization and management of work sites, among other matters.

Although conferences typically are organized around a central theme, the papers actually given often diverge from the theme. Not surprisingly, this volume contains a few such papers. They are, however, some of the best papers in the volume and deserve a broader forum. For example, the piece by Girolamo Ramunni, directeur de recherche au C.N.R.S., exploits an apparent methodological debate among electrical engineers in order to explore a classic theme of science history: the tension between experimentation (and practice) and simulation (and theory).

A somewhat related discussion is sustained by Michel Hug, ingénieur des Ponts et Chaussées, in a piece called « Gérer la complexité ». M. Hug, named head of the Direction de l'Équipement d'E.D.F. in 1972, examines the difficulties the French Cartesian mind encounters in the management of large-scale technological systems as well as in « l'arbitrage du risque et de l'innovation ». Michel Guillot, coordinateur du Grand chantier pour le lien fixe Transmanche, in an *historique* of the organization and management of Grands chantiers, speculates on why such large-scale projects overcome divisiveness of various sorts and le « mal français ».

The difficult task of making coherent sense of the various contributions is adeptly accomplished by François Caron, professor at the Sorbonne, whose concluding essay succinctly draws together the disparate themes of the tome. On the whole, in addition to a few thought-provoking articles, the book contains a substantial number of pieces which will be useful to scholars interested in the history of technology and in the history of business.

Andrew J. BUTRICA.